

avec l'économie la plus sévère qu'il sera possible d'adopter : voilà ce que nous nous proposons. Ayant pour appui, dans l'accomplissement de cette tâche, la confiance du roi, et pour encouragement votre assistance et votre union, soyez sûrs, citoyens, qu'avec l'aide du Très-Haut, nos efforts pour la prospérité du pays seront efficaces et qu'ils auront toujours en vue le cher objet de vos vœux, la gloire et la puissance du trône constitutionnel de S. M. Othon, notre respectable monarchie.

« Un des devoirs que nous allons nous hâter d'accomplir, c'est d'ouvrir les Chambres et de défendre toute intervention dans les élections qui ne son, pas encore terminées.

« Athènes, le 7 (19) août 1844, Le président, J. COLETTI,
« A. METAKA, KITSOZ TZAVELLAS, Z. J. BALBI. »
HAÏTI.

Le gouvernement haïtien est dans une situation très incertaine ; le capitaine Hardy, du brick *Southey*, a apporté des nouvelles du 1er août. La portion espagnole de l'île est dans un état continu de révolte contre le gouvernement, et de guerre civile. Quelques jours avant le départ du *Southey* du Cap, le brick danois *Lucy* est arrivé de Port-au-Platt avec cent habitants de cette place, obligés d'abandonner les désordres. Une armée se réunissait au Cap pour s'avancer dans la partie espagnole d'Haïti. Le président était parti pour faire une tournée dans l'île et attendu au Cap. On pense que le but de sa visite est de mettre un terme aux troubles qui éclatent journellement, peut-être même d'activer la guerre. Le contre-amiral de Mages avait reçu à cette époque l'ordre de son rappel, et s'était rendu à la Martinique, où devait se trouver son successeur, le contre-amiral Laplace.

AVENTURES DU CAPITAINE PETIT.

« L'ordre arriva enfin de nous conduire à Tabasco, mon matelot et moi. Deux heures après, nous étions embarqués sur un canot, avec un officier et 5 soldats. J'aurais pu alors tenter une évasion avec des chances de succès, et vingt fois ma main se leva pour saisir Pépée de Pollicier, mais je me contins, ne pouvant croire encore que la confiance avec laquelle je m'étais livré serait punie de mort. Arrivés à Tabasco à 3 heures après-midi, nous fûmes conduits en prison et mis chacun dans un cachot, au secret. Un capitaine, faisant les fonctions de riscau, et accompagné d'un secrétaire, vint procéder à mon interrogatoire qui dura trois heures. Je fus ensuite réuni à mon matelot. Vis-à-vis de nous étaient les autres hommes de mon équipage, précédemment arrêtés, et mon jeune frère, avec lequel je pus échanger quelques mots. Pauvre enfant de 17 ans ! il me raconta avec horreur qu'on l'avait placé au pied de la potence sur laquelle était exposée la tête de Sentmanat, bouillie dans l'huile pour qu'elle se conservât plus longtemps. Il s'attendait à être fusillé et me dit que je l'aurais été des premiers, si j'avais été pris à tems. Je ne lui ai plus parlé depuis, à mon frère ! Le lendemain matin, il ne survint rien qui mérite d'être noté. Le dimanche à 11 heures on vint me signifier que je serais fusillé le lundi à six heures du matin. On me mit en chapelle, c'est à dire dans un cachot à part, où avait été élevé une espèce d'autel, sur lequel brûlaient des cierges. Et je dois constater ici une circonstance assez étrange ; c'est que la prison où nous étions avait été construite par Sentmanat, lorsqu'il était gouverneur de Tabasco, pour servir en quelque sorte de palais. Sur une table, on avait placé toutes les choses nécessaires pour écrire.

Plusieurs négocians indiens, mes anciens amis, vinrent me voir, et notamment MM. Julien Douagne et Paillet qui me promirent de mettre tout en œuvre pour me sauver. Un grand nombre de citoyens haut placés s'associèrent à leur généreuse intervention. Pendant qu'ils faisaient d'actives démarches en ma faveur, le vicaire de la paroisse vint m'offrir ses services pour me préparer à la mort. Lorsqu'il m'eut quitté, j'écrivis de longs adieux à ma jeune épouse et à ma vieille mère. Je fus enfin *paré* à tout. La nuit s'était écoulée rapidement, le jour commençait à paraître, et je croyais n'avoir plus que deux heures à vivre lorsque, à quatre heures du matin, mes amis accoururent pour m'annoncer qu'ils avaient obtenu du général Ampudia, non pas ma grâce, mais un répit de quelques jours. Je fus ramené au cachot, et chargé de fers si étroits que je ne pouvais faire aucun mouvement. Je demeurai ainsi penché trois jours, couché sur un lit de sangle. Le mercredi au soir, 3 juillet, on vint une seconde fois m'ordonner de me préparer à être fusillé le lendemain à six heures du matin. Je fus remis en chapelle et délivré de mes fers. Un compatriote et frère magonnique, Léonard Lepape, vint passer avec moi une partie de la nuit, et me déclara que je devais cette fois renoncer à toute espérance ; j'écrivis de nouvelles lettres que je lui confiai, et nous échangeâmes les baisers d'un adieu que nous croyions éternel. Demeuré seul, je livrai toute mon âme aux douloureuses pensées de ma famille ; ce fut surtout pour moi une cruelle angoisse que de ne pouvoir embrasser une dernière fois mon jeune frère, qui était à quelques pas de moi. Mais mes bourreaux ne voulurent pas satisfaire à ce saint et dernier vœu.

« Deux heures sonnèrent ; une inspiration subite, un élan d'espoir me vint. Je m'agenouillai devant le Christ, je fis ma prière, puis je me relevai plein d'énergie. Deux portes ouvertes me séparaient de la rue ; elles étaient gardées par douze sentinelles, un sergent et un capitaine. A 3 heures, j'appelai ce dernier, il s'approcha, l'épée en avant ; je lui demandai qu'elle était l'heure fixée pour mon supplice ; il me répondit que ce serait à 6 heures. Il n'avait pas achevé, que je m'élançai au dehors, passant comme un éclair au milieu des soldats. « Peu, tous ! » s'écria le capitaine avec rage, et une bruyante fusillade se fit entendre derrière moi. Mais j'étais loin déjà, et il faisait encore obscur : les balles sillèrent autour de moi sans m'atteindre. Je poursuivis ma course, j'avais des ailes ; je trébuchai deux fois et tombai, mais j'étais bientôt debout. Je ne m'arrêtai qu'au bout d'environ trois quarts d'heure ; j'étais épuisé, baigné de sueur, mais j'avais du courage. La rivière était là devant moi, je m'y précipitai. J'étais vêtu d'une chemise et d'un pantalon serré à la ceinture par un foulard ; je n'avais ni chapeau ni chaussure. Arrivé au milieu de la rivière, je me sentis faiblir, mes forces me manquaient et le poids de mes vêtements chargés d'eau m'entraînait à fond. Je fis alors de longs et pénibles efforts pour me délivrer de mes pantalons : j'y réussis, et après une lutte désespérée pendant laquelle j'avais coulé trois fois, j'atteignis la rive. Je pouvais être aperçu du bord opposé, que je venais de quitter ; il était donc nécessaire de m'éloigner : je demurai pendant près d'une demi-heure sans pouvoir faire un pas. Enfin, je parvins à me traîner, presque nu, au milieu des herbes, des bambous et des ronces qui me lacéraient, au milieu des insectes qui me dévoraient. Je me cachai dans un trou où je demurai toute la journée et la nuit suivante ; je n'en sortis que lorsque la faim et la soif m'obligèrent à me rapprocher de la rivière. Je n'eus que de l'eau pour apaiser l'une et l'autre.

« De ma retraite, j'avais entendu, à une assez grande distance des voix humaines. Je m'acheminai dans cette direction et trouvai quelques cabanes d'indiens. Il était 9 heures du soir quand j'y arrivai ; il faisait un violent orage. A la lueur d'un éclair, j'entrevis, dans une petite baie, deux canots. Je m'approchai d'eux à la nage ; j'arrachai le poteau auquel ils étaient amarrés, et, avec ce poteau je cassai la chaîne qui les liait l'un à l'autre. Je montai à bord du plus petit et manœuvrai, me servant de mes bras comme d'avirons. Le vent, que j'avais debout, était si fort, que, bien qu'entraîné par le courant, je ne fis guère que 2 lieues de 9 heures du soir à 3 heures du matin. Arrivé à l'embouchure d'une petite rivière qui se jette dans celle de Tabasco, j'y entrai, et je laissai ma barque pour m'avancer au travers des champs de cannes. Après deux heures de marche, je me retrouvai sur la rive de Tabasco. Je tombais de fatigue, de faim et de sommeil ; mon corps n'était qu'une plaie. Je me jetai au pied d'un arbre et demurai là 3 jours.

« Le troisième, je vis passer un brick américain, l'Ontario de New-York, je m'approchai vite du rivage et fis des signaux, que l'on feignit de ne pas comprendre. Le pilote me demanda enfin si je n'étais pas le capitaine Petit. Je n'osai pas répondre et le brick poursuivit sa route. Je m'élançai alors à l'eau pour l'atteindre à la nage, et, lorsque l'en vit ma persistance, on m'envoya un canot. Le pilote me reconnut ; il avait appris mon évasion. On me donna du linge, on fit à manger ; il y avait 6 jours que je me nourrissais d'eau. Mais ces premiers frais d'hospitalité une fois faits, le capitaine me déclara qu'il était fort embarrassé de ma personne, qu'il ne pouvait pas me garder à son bord. Je lui demandai alors de mettre à ma disposition un canot et deux hommes pour me conduire à la barre de Tabasco, où j'espérais trouver un navire en partance.

« Après de longues hésitations il y consentit, à condition que je lui paierais 200 piastres, pour lesquelles je lui ai donné une traite sur Tabasco. Cette somme, disait-il, serait partagée entre lui et son équipage dont il était nécessaire d'acheter le silence. Je m'embarquai avec le second maître et un matelot. C'était la nuit ; nous fimes 9 lieues. Le jour venu, je crus prudent de descendre à terre et de me cacher jusqu'au soir ; il fut convenu que mes deux compagnons demeureraient à quelque distance et reviendraient me prendre le soir. Je ne pris avec moi que quelques biscuits. La nuit vint, mais le canot ne revint pas ; je l'attendais vainement pendant quatre jours, plus que jamais en proie aux déchirements de la faim ; je n'avais eu que quatre biscuits pour 200 piastres. Ma faiblesse était extrême, mais j'avais toujours bon courage. Sur la rive opposée, à environ 1 mille, Papereas une habitation indienne ; espérant y trouver un canot, je me dépouillai de mes habits, et attachant sur ma tête ma chemise et un "bowie-knife" qu'avait eu la générosité de me vendre le capitaine de l'Ontario, je me mis à la nage. Mais je ne trouvai pas le canot ; un peu plus bas cependant, je fus plus heureux ; il y en